

LE  
**PÈRE PEINARD**



REFLEXES HEBDOMADAIRES D'UN GNAIFF

**ABONNEMENTS**  
FRANCE

Un An..... 6 fr.  
Six Mois.... 3 »  
Trois Mois . 1 50

**BUREAUX**

31, Rue Cadet. — PARIS

Ouverts de 9 heures du matin à midi

Adresser toutes les correspondances au nom  
de l'ADMINISTRATEUR

**ABONNEMENTS**  
EXTERIEUR

Un An..... 8 fr.  
Six Mois.... 4 »  
Trois Mois.. 2 »

LES

**Aventures du Père Peinard**  
**EN 1900**

**Coup d'œil en arrière**

Nous sommes en 1900 et quelques années. Sacrée besogne, s'il me fallait conter par le menu tous les événements écoulés depuis 1890.

Qu'il me suffise de dire que les radicaux et les socialistes à la manœuvre avaient eu beau pistonner le populo avec leur suffrage universel et une salade de réformes à la flan, ça ne l'avait pas empêché de faire de nouvelles révolutions.

Vous vous doutez bien, les camarades que Carnot ne finit pas ses sept ans de présidence : on le dégomma salement. Après lui, y eut une défilade épatante d'ambitieux. Clémenceau, entre autres, eut son tour, et fut aussi chameau que ses prédécesseurs.

Entre temps, les bons bougres se mettaient en grève. Ah ! mais ! fallait voir ces grèves ! Elles n'étaient pas piquées des vers ! Ça commençait sous forme de grève, et en un rien, ça tour-

naît à la révolte: on ne voulait plus  
tourner pour un singe. Le plus bath,  
c'est que la France n'était pas seule à se  
trémousser. Le mouvement était inter-  
national; y avait du grabuge dans  
toute l'Europe!

Eh! oui, dans tous les patelins y avait  
des soulèvements; les troubadés ne  
voulèrent plus rien savoir: ils déses-  
pèrent, ou bien refusaient de tirer sur le  
peuple; les richards et les gouvernants  
ne savaient où cogner de la tête.

Dans les villes, des bandes envahis-  
saient les magasins et faisaient des dis-  
tributions gratuites; d'autres allaient  
dans les beaux quartiers et installaient  
des chouettes turnes les familles  
des putotins. Dans des endroits, on fai-  
sait décaniller le singe de l'usine et on  
continuait le turbin sans lui. Ici, on  
pillait les églises, là, on les foutait à bas;  
mais on ne manquait jamais de pendre  
les ratichons.

Ça marchait, bougre de bougre! On  
en aurait fini d'un seul coup, avec la  
vieille société, si le peuple avait pu se  
passer de maîtres.

Helas! il n'en fut pas tout d'abord  
ainsi. Après avoir eu le gouvernement  
des bourgeois, il voulut tâter de celui  
des prolés: le quatrième état, comme  
on disait à l'époque...

Ce fut un retard, nom de dieu! Une  
fois ce sacré gouvernement des ou-  
vriers établi, les administracés avaient  
recommencé à fonctionner de plus belle:  
les types se poussaient du col et se go-  
bergeaient à gogo.

La richesse d'alors consistait dans  
la santé, la force, l'habileté; de sorte  
que les plus mal partagés par la na-  
ture étaient encore socialement les plus  
dépouillés, les plus malheureux.

En effet, on avait voulu jauger le tra-  
vail, afin de donner à chacun juste ce  
qui lui revenait. Pour ça, on avait rem-  
placé l'or et l'argent par des bons de tra-  
vail; ce qui était kif-kif à des billets de  
banque.

Ce qu'on fit pour le travail, on le fit  
pour tout: y avait des bureaux de sta-  
tistique, de classification en diable, des  
réglements jusqu'à plus soif: c'était un  
mic-mac épaustrouillant.

Au lieu de rompre carrément avec le  
passé, on rafistolait la vieille mécani-  
que bourgeoise sous des noms nouveaux.

Tellement bien, qu'un jour souffla un  
vent de réaction: les richards qu'on  
croyait avoir dépouillés, avaient tou-  
biardement refoutu le grappin sur tous  
les rouages de l'administracés, et en dou-  
ceur étaient redevenus les maîtres.

L'ancien régime était rétabli! Ça ne  
se fit pas tout seul. Dans rien des en-  
droits, le populô s'était soulevé; les  
paysans ne voulaient rien entendre: ils  
avaient foutu la patte sur les terres  
et n'étaient pas pressés de les rendre.

De sorte que pendant des années, y eut  
une sacrée guerre civile...  
Quand commença cette histoire, la  
guerre civile fut à sa fin; dans presque  
toute la France, les réacs étaient quasi-  
ment vaincus.

Le seul patelin où ils tenaient encore  
le haut du pavé, c'était du côté de Mar-  
seille. C'est là que bibi fut fait prison-  
nier. Pourquoi le Père Peinard ne fut-il  
pas fusillé illico?

Probable que les bourgeois gardaient  
ma carne pour la bonne bouche. Ils  
avaient installé leur tribunal des massa-  
creurs à l'île Sainte-Marguerite; on m'y  
expédia avec quantité de bons fieus  
rafflés en même temps.

### CHAPITRE I

#### Sur le bouillon

— Eh bien! Lasticot, rien?

— Rien! ni derrière, ni devant. Kif-  
kif comme dans Barbe-Bleue.

— Oh! triste sort! Horrible, ce qui  
m'arrive! Et dire qu'on voulait me fu-  
siller, moi, un honnête homme!...

— Hé! le bourgeois! t'es rien cram-  
pon avec tes jérémiades... Oh! oh!... Pi-  
gez donc là, droit mon doigt: un point  
noir!... Vois-tu, Père Peinard?

— Mes quinquets n'ont plus vingt ans,  
comme les tiens, mon petit... c'est là,  
dis-tu?... Le soleil est ici: veine, nom  
de dieu! ça vient du midi: y a des chan-  
ces pour que ça ne soit pas des salops  
foutus à nos trousses.

— Ça grossit! Voyez-vous mainte-  
nant?

Tous trois, Lasticot, Tartouillard et  
bibì, debout dans le bateau, le cou tendu,  
la main au-dessus des yeux, on équa-  
rillaient les quinquets. Le cœur nous  
battait bougrement; c'était y du se-  
cours?...

Le point noir grossissait: en un rien  
de temps, il était devenu complètement  
visible: c'était pas un bateau, mais bien  
qu'il avait l'air d'être dirigé.

— Vous voilà à gesticuler, tout en brail-  
lant comme des balacines:

— Ouh, du ballon! ouh, par ici!

— Père Peinard, ils nous ont vus, les  
types foncent sur nous.

Cinq minutes après, le ballon était à  
portée de voix.

— Ho! là! du bateau, qui êtes-vous?

— Des évadés de l'île Sainte-Margue-  
rite.

— Evadés? Comment, qu'êtes-vous?  
Des socialistes?

— Quoi répondre, nom de dieu! je me  
serais bien gratté la caboche, mais ça  
n'en aurait rien fait sortir. Ah! zut, je  
vas leur dire ce qui en est:

— Oui, des socialistes!

— Oll rait, macache bono! on va vous  
tendre la perche.

En dix secondes le ballon arriva à  
trois mètres au-dessus de nos têtes,  
se tenant aussi ferme qu'un oiseau sur  
une branche. Dans le fond de la nacelle  
une trappe s'ouvrit; par le trou dévala  
une espèce de siège, genre balançoire:  
chacun à son tour, on s'y installa, si bien  
qu'en quelques minutes nous étions em-  
ballonnés.

En fait d'équipage, y avait simple-  
ment deux types.

— Vous êtes sur un ballon algérien,  
les amis: c'est vous dire que vous n'a-  
vez rien à craindre, nous pousse le bal-  
lonnier, un chouette gaillard frisant la  
cinquantaine.

— Sauvés pour de bon, ce coup-ci,  
nom de dieu! Merci, merci!

— Pas besoin de mercis, nous voudrions  
bien tous les jours sortir une trinité de  
gas des griffes des richards européens...  
C'est pas tout ça: vous devez avoir le  
ventre aux talons. Vous allez casser  
une croûte, après quoi vous nous conte-  
rez vos aventures.

En causant, le ballonier déplaît de lé-  
gers escabeaux et débailait le sac aux  
provisions. Je regardais le type, cher-  
chant à foutre un nom connu sur sa  
trombine; lui aussi me reluquait. Comme  
un éclair, la mémoire nous vint:

— Vialord!

— Mon vieux Peinard!

Je vous fais grâce des embrassades;  
c'est si drôle ces machines! Tout moorni  
que je suis, une larme m'est venue au  
coquillard.

Je fis connaissance avec le capitaine de  
Vialord: Grégori, un solide gas, bien  
râblé, portant chouette ment ses ving-  
cinq ans.

— Et les deux qui sont avec toi, Pei-  
nard, c'est-y des zigues d'attaque?

— Ouh, le petit, un parigot pur jus;  
il a du poil au ventre, quoiqu'il n'en  
ait pas au menton. Quant au gros, Tar-  
touillard, c'est un marchand de mollé-  
tons de la Canebière, passé à par les  
réacs, parce qu'il n'a rien fait pour la  
Sociale; un innocent, quoi! Mais ne le  
bêchons pas; sans lui, à cette heure,  
nous serions escoffiés. Avec sa mo-  
nouille nous avons accompli un grai-  
sage de patte carabiné: ça nous a ou-  
vert la cage.

— Alors, d'après ce que tu contes, la  
Sociale serait foutue en France?

— Non, l'ami, elle n'est pas flambée.

Au contraire, elle est en bon chemin: ce  
coup-ci, je crois, il y aura plus mèche  
de revenir en arrière. Nous avons qua-  
siment été les derniers prisonniers faits  
par les richards... Mais vous autres,  
en Algérie, que devenez-vous?

— Chez nous, ça va! Tu te souviens,  
il y a longtemps de ça, quand pour vous  
mâter on a ramené en France tous les  
troubadés d'Algérie, turcos, spahis et  
lignards? Nous avions l'occasse trop belle  
pour la rater. Réconciliés avec les arabis  
et les kabyles, c'est en chœur que nous  
avons fait notre révolution... Mais,  
motus! tout ce que je pourrais dire ne  
serait que de la gnoqnotte, comparé à  
ce que vous verrez. Épatant, ce qu'on  
fait de progrès et de découvertes, quand  
on n'a ni patrons ni gouvernants pour  
vous foutre des bâtons dans les roues.

— Pardon, mossieu le capitaine, que  
dit Tartouillard, il n'y a pas de gouver-  
nement à Alger? C'est une façon de par-  
ler, car on ne peut pas vivre sans ça.

— Vraiment? Nous nous en passons  
fort bien, je vous assure.

— Je m'entends; vous appelez ça au-  
trement, mais c'est un gouvernement  
tout de même: police, magistrats, etc.

— Tu déralles! Y a rien de tout ça!

La gueule de Tartouillard en était vert  
pomme; il continue:

— Ça doit faire du joli ! Je vois ça : on s'écasse dans les rues, on viole les femmes... No sieu Vialord, je vous en prie, ramenez-moi à Marseille.

En disant ça, il tirait son portefeuille, passablement bourré de billets de banque et de boss de terrain.

— Je vous indemniserai ; fixez vous-même le chiffre.

— Que voulez-vous que je foute de vos chiffons de papier ? Ils sont crasseux, dégoûtants ; je ne voudrais pas m'en tenir, crainte de me salir.

— Oh ! ils sont valables ! Ramenez-moi, capitaine ; si vous préférez, je vous j'aurai en or.

— Je m'en bats l'œil, de votre or ! Chez nous, on en fait des casserolées... Les amis, c'est pas tout ça ; nous bavassons et nous oublions le boire et le manger. Dans une couple d'heures, nous serons à Alger. Grégori, passe une bouteille, qu'on lui casse le cou !

CHAPITRE II

L'arrivée à Alger

Sensation étrange que celle d'être en ballon ; quoiqu'on nage en plein espace, fait pas crêdre qu'on ait le vertige. Si je voulais aïre une comparaison qui n'est qu'à moitié exacte, je dirais qu'on est dans l'air, comme un nageur dans l'eau. Le ballon vous pilote, vire sur lui-même comme une toupie, sans que les tripes vous gargouillent.

L'heure d'atterrir approchait ; à quelques centaines de mètres, sous nos pieds, s'étalait Alger : beaucoup de verdure, des arbres, des jardins, des maisons galbeuses, et, de-ci, de-là, d'énormes galeries métalliques couvertes en verre. Puis, dépassant tous les monuments, une demi-douzaine de grandes carcasses de métal reluisaient au soleil.

— Ça, c'est les gares de ballon, dit Vialord. Les galeries vitrées que vous apercevez servent d'ateliers et d'usines. Tout s'y fabrique avec le moins de peine possible, les machines sont nos aides en presque toutes choses.

Tiens, mon cher gniaff, là, c'est la Manufacture des chaussures : le cuir arrive par une porte, et par l'autre sortent des montagnes de godillots, de quoi chasser tous les algériens, tu peux te fouiller, si tu comptes rapetasser des sa-

vates, le métier de bijoutier sur le genou n'existe plus. Les vieux ripatons sont coles d'n des cuves, réutés en bouillie par des t'acs chimiques : ça refait du cuir, de même qu'on refait du papier avec du papier.

Bien mieux, un type vient de faire une drôle d'invention qu'on commence à appliquer ; au lieu de couler le cuir en plaques, on le coule illico dans des formes et la chaussure est faite au moule, en un clin d'œil... Mais attention, nous allons descendre ; Grégori, ouvre l'œil ! Doucement, le ballon, ralentissant son vol, s'en vint se coller à la plateforme d'une des gares ; il fut agraffé et remorqué le long de câbles de fer jusqu'à unegalerie, où il fut amarré.

Nous étions au bout de notre voyage. C'est sans nous faire prier, nom de dieu, que nous sautâmes à terre, étirant nos guibolles pour faire circuler le sang.

— Je vous conduis chez moi, tout d'abord ; là, nous aviserons à vous loger.

— Pas de canassons à la roulante ? que je fais.

— Non, les canassons sont presque foutus au rancart ; à peine, par ci, par là, en verrz vous quelq's-uns. L'électricité est notre grande force : nous la mettons à toute sauce.

En dix minutes, nous étions rendus. Vialord restait au deuxième ; avec sa rondeur habituelle, il nous foutit à notre aïse ; chez lui, nous trouvâmes sa compagne et sa fille Vanda, une gironde gonzesse qui me parut aumieux avec Grégori.

— Ça fera un mariage, que dit sentencieusement Tartouillard.

LIRE LA SUITE

dans le numéro 82, du 12 octobre 90.

Lire tous les dimanches les réflexes du gniaff-journal : Le Père Peinard ne mâche pas l-s vérités aux jeanfoutrés de patrons et de gouvernants ; il publie les faits divers de la semaine, avec des commentaires et des explications à la clé.

Le numéro est illustré, contient seize pages, et coûte DEUX RONDS : en vente aux kiosques, chez les libraires et aux gares de chemins de fer.

L'Imprimeur-Gérant : FAUGOUX.

Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris.

le défilé des témoins : Lorion les rembarre bougrement, nom de dieu ; il leur rive le bec de chouette façon.

Quand les deux roussins, Huyghes et Calonne qui étaient allés pour l'arrêter et qu'il a mouchés, font leur déposition, j'entends un bon bougre, qui derrière moi, presque à haute voix, pousse une galbeuse exclamation : « Triste métier, qu'être de la police ! » qu'il fait.

Je me retourne subito ; qui qu'à jaspiné ? Je sais pas, ça doit-être une des caboches de pétrousquins qui sont derrière moi.

Un témoin épastroillant, c'est un troubade, un bleu, qui était maçon à Roubaix, et qui à l'époque donna un coup de main aux policiers.

Il est soûl comme trois bourriques, faut presque le porter ; à tout ce que lui demande le chef des enjuponnés il répond : « Vou ! Vou ! » En sortant, il s'affale comme une chiffe dans les bras des avocats : c'est tout juste s'il ne se lâche pas de son renard.

Les marchands d'injustice n'ont pas bronché : leur sérénité ne s'épate pas d'une soulographie.

Enfin, c'est au tour de l'avocat bêcheur ; une bourrique de province, l'animal ! Il a été rosse, bougrement, nom de dieu ! Mais bêtasement aussi, foutre ! A l'entendre, Lorion a tous les vices possibles et imaginables, — et il en débite sur ce chapitre ! Ça n'en finit plus.

Puis, il empire les rengaines sur la société, l'ordre bourgeois que les roussins protégeat ; il profite de l'occase pour leur passer de la pommade.

Ensuite, il raconte que « Lorion a semé de cadavres la ville de Roubaix ! » — Heureusement la mort n'a pas voulu de ces cadavres.

Elle les a vu trop vaches, que vont dire les camaros. Non, c'est pas ça,

le bêcheur nous le dit : « c'est que la Providence leur avait donné son bouclier. »

Le bouclier de la Providence, n'est pas aux pièces à conviction. C'est emmerdant, nom de dieu, j'aurais bien voulu relouer comment qu'il est fabriqué.

Mais il continue le bêcheur ! Renégage les potirons à salet Lorion : « faut foutre le trac à ces gas là. Sinon, malheur à vous ! Gare à votre pognon, à votre peau, à vos châteaux. Les types comme l'accusé se font une morale à eux : celle des vagabonds.

Il faut se montrer impitoyables, afin que les ouvriers qui nous entourent soient mâtés, et qu'ils ne se laissent pas aller aux débordements.

« Pour ça, punissez ferme Lorion, y a au fond de la salle des pauvres bougres sur qui ça pourra faire l'effet d'une douche... »

Pauvre couillon ! L'effet qu'elles peuvent faire vos persécutions, c'est d'augmenter la rage du peuple contre vous.

C'est au tour de Lorion. Il commence par expliquer que ce qu'on poursuit en lui, c'est pas tant l'acte qu'il a commis, mais le gas qui faisait de la propagande. Mais l'avocat bêcheur a détourné la question, au lieu de parler du mobile qui l'a poussé, il n'a eu qu'une idée, dégoïser des injures à pleine gueule.

Son sort, il le connaît ! Comment pourrait-il se tirer de là ?

D'un côté, y a les jurés ; des rentiers, des gros commerçants, des industriels, des agriculteurs, qu'il a toujours combattus.

De l'autre, des juges, qui sont les larbins du gouvernement, qu'il exècre.

Et là bas, un homme, le bêcheur, qui a le plus sale métier qui se

puisse imaginer : le monstre ne peut vivre sans victimes, il n'est heureux que quand il a gagné une tête!

Puis Lorion raconte sa vie, tout en capilotade les mensonges et les injures de l'avocat bêcheur. A treize ans, à Lyon il s'était tiré de chez sa famille où il n'était pas heureux; il trouve un homme qui lui offre la housse-faïlle et un plumard; le mouillard suit l'homme. Il n'y resta pas longtemps, car il vit de quoi il retournait : l'homme était un saligaud. Il s'échappe et se cache dans une cave; on l'y dégotte et on le conduit au poste.

Epatement du même! Le jean-foutre qui avait voulu le violer était un policier; il était là avec la bande!

Turellement, nom de dieu, on condamne le gosse! On lui fout huit jours, pour aller! aux mœurs et vagabondage.

Pas besoin de dire, que quand il sortit du clou, au bout de huit jours, il était écoeuré; y avait bougrement de la haine dans son petit cœur!

Depuis, toutes les condamnations qu'il a eu sont la conséquence de ses idées.

A 14 ans, il est condamné à être enfermé dans une maison de correction jusqu'à l'âge de 18 ans, pour être monté à la tribune d'une réunion publique, et pour avoir un peu trop engueulé le commissaire de police.

Il sort au bout de trois ans et a la veine de dégotter de l'embauche à Lyon. Mais ça ne dure pas, la rousse n'est pas faite pour les chiens.

Au bout d'un mois on va trouver son patron, pour lui annoncer qu'il a un socialo dans sa boîte, et que le mieux est de le saquer

illico. — ce que le singe ne râta pas de faire.

Et alors, brouillé avec sa famille, il mène une sacrée vie de mis-touffe. N'en pouvant plus, un jour, à St-Etienne, il se paie un dîner à la paire, et écoppe de 48 heures de clou.

Y a pas, celui qui a faim et qui vole, fait bien, qu'il ajoute.

Plus tard, à Lyon, il est condamné par défaut à un an de prison, pour un discours en réunion publique. Il a pu s'échapper, de même qu'il a pu le faire, après l'affaire de la Dépêche.

Est-ce preuve de lâcheté, comme dit ce menteur d'avocat bêcheur?

Allons donc! Si l'a fui, c'est non par crainte du châtimant, mais pour ne pas se rendre inutile; il a fui, comme un soldat qui abandonne un poste qui n'est plus à défendre pour courir à un nouveau; c'est pas de la désertion, c'est pas de la lâcheté!

Ses efforts ont toujours eu pour but le triomphe de ses idées.

A diverses reprises, au moins une demi-douzaine de fois, le chef des marchands d'injustice, coupe la chique à Lorion : il ne veut pas que le copain parle de ses idées.

« Faut pourtant bien que j'en parle, qu'il dit, sinon, c'est une lanterne magique sans lumière. »

Des types qu'il a dans le nez, c'est les socialos qui ne cherchent qu'à arriver au pouvoir; à Lille y en a une floppée, et comme souvent Lorion leur a dit leurs vérités, chaque fois qu'ils ont pu, ils lui ont fait des saloperies.

C'est eux qui ont fait insérer dans la Dépêche de Lille, qu'il était un agent provocateur : il est allé tirer l'oreille au rédacteur, ça lui a valu 15 mois de prison.

Ces socialos ambitieux n'aiment pas les anarchos, qu'il continue,

car si le populo nous écoute, faudra qu'ils disent adieu à toutes les grasses places qu'ils espèrent dégoter.

Alors leur est venu à l'idée la plus infecte dénonciation qui se soit jamais vue, histoire de couler Lorion, et de pouvoir débiter tous les anarchos et les fourrer dans le même sac.

Quand il a connu l'accusation il était au Havre, il pouvait prendre le bateau pour Londres, il ne l'a pas fait; non pas pour lui, il se fout un peu qu'on le salisse, — mais pour ses idées.

S'adresser aux tribunaux, il n'y a pas songé, ça ne vient pas à la caboche d'un anarcho; et puis un tribunal n'est pas l'opinion. Wilson a été acquitté, et pourtant quand on dit prévaricateur, on dit Wilson!

Mouchard, on aurait dit Lorion! Quoi foutre? Le mieux était ce qu'il avait manigancé. Une grande réunion ou devant le populo il aurait expliqué qui il était, son passé, tout!

C'est alors, quelques heures avant que les roussins viennent se foutre en travers. Se laisser arrêter? Il le pouvait pas!

C'est le Cri qui aurait braillé le lendemain! « Lorion s'est fait arrêter par ses amis les policiers, pour éviter la réunion... »

Que faire? Ce qu'il a fait! C'est les socialos à la manque de Lille qui ont creusé sa fosse, il y est tombé!

Que leur fera-t-on à eux? Rien. Acculé dans une impasse, il a tiré sur les roussins, parce qu'il le fallait pour défendre sa liberté, et pour affirmer qu'il avait droit à une justification.

C'eût été un type ordinaire, le premier pauvre bougre venu, qui eut fait ce qu'il a fait, qu'il en aurait été quitte avec de la prison, — il serait passé en correctionnelle.

Lui, parce qu'il est anarcho, on l'accuse de tentative de meurtre : on veut le supprimer.

« N'importe ce qu'il arrivait qu'il conclut. Je suis heureux, car c'est la justification de ma conduite. »

L'on pourra dire que j'ai perdu ma liberté, mais non l'estime de tous les gas qui ont du cœur! C'est rien que de conter ce qu'a jaspiné Lorion! Il aurait fallu l'entendre, nom de dieu.

Après lui, c'est l'avocat qui tient le crachoir. Ça n'a pas été Laborie, un avaro l'avait empêché d'aller à Douai.

Le type commence par dire que Lorion s'est défendu malgré lui, maintenant il ne le regrette pas, car il l'a fait bougrement bien.

Il aurait dû s'en tenir là! Mais non, un avocat faut que ça jaccasse, — c'est comme vache qui pisse.

Enfin il a tout de même terminé. Alors l'avocat bêcheur repique au truc.

Il ne veut pas la tête de Lorion, ce qu'il demande aux jurés c'est de l'envoyer au baigne; l'éloigner de France il ne tient qu'à ça.

Et le voilà qui nous fout un épastroillant tableau de la Nouvelle; à l'entendre c'est le pays de Cocagne, les galériens deviennent tous riches comme des Crésus.

« Vas y donc, cochon, si c'est si chouette que ça! »

Mais non, il préfère y envoyer les autres. Et pour finir, il déclare qu'il y a en France bougrement de pères de familles qui n'ont pas une aussi chique situation que les condamnés là-bas.

Donc, envoyons-y Lorion! Sacrée andouille, qui ne voit pas que c'est la condamnation de sa putaine de société. Comment veux-tu qu'on vous respecte, puisque vous avouez vous-mêmes, que les

galériens sont plus doullards que le populo?...

Ca se tire, nom de dieu ! Lorion réplique quelques mots. Il dit que ses idées, y a pas le pot qu'il les foule au rancard, tant qu'il vivra, il les aura chevillées dans le corps. Si jamais il venait à les moquer, ça ne serait foutre pas pour diffier, ça ne serait foutre pas pour coller de l'eau dans son vin. — mais parcequ'il se serait fait le défenseur d'idées encore plus chouette, plus justes, que celles qu'il défend maintenant... Donc, faut pas s'amender, ni s'avachir !...

Sur ce, la séance est levée ! Les douze potrons passent dans une salle à côté... Encore une heure, et on saura de quoi il retourne.

Ils ruminent une heure, nom de dieu ! Ils reviennent enfin; le chef de la bande recite son boniment avec des airs de sacristain.

« Oui, à la majorité ! Oui, à la majorité !... »

On n'entend que ça, nom de dieu, c'est l'avant-gout de la guillotine...

Eh oui, mille tonnerres, si aux vingt-six questions que le chef des enjuponnés a posées aux douze potrons, revient comme réponse, vingt-six fois le même. « Oui, à la majorité ! » ça sera la guillotine !

Non, ça n'est pas ça !... Le potiron s'arrête pour reprendre sa respiration : « à la majorité, circonstances atténuantes !... » et il s'affale sur son banc.

C'est au tour des marchands d'injustice; ils discutaillent sur la peine à appliquer.

Les salops savent bien que dix ans, vingt ans, ou bien à perpète, c'est kif-kif bouriquo, puisque d'une façon ou d'une autre on n'en revient pas, faut que le condamné reste là bas !

Pour lors, la gueule en cul de poule, ils radinent: Lorion est condamné à dix ans de travaux forcés et à quinze ans de surveillance.

Vive l'anarchie !! que répond le copain.

Le sort en est jeté, nom de dieu ! La salle se vide, quantité de types trouvent que c'est salé; à leur avis, c'est pas de la justice, mais de la vengeance.

Au dehors, y a une masse de populo qui attend pour voir Lorion; un gas crâne, c'est chouette à voir ! c'est pour la peau que le populo poirotte, les marchands d'injustice l'ont fait passer par des chemins détournés pour le ramener à la prison.

Encore un sacré pétard ! qui tombe en bataillant contre les richards, — et chose triste à constater, les larbins des richards ont reçu un sacré coup de main des fumistes qui se sont foutu un faux nez de socialos.

Dix ans !!! Dix ans !!! Mais voyons, sacrés trous du culs de marchands d'injustice, vous n'avez donc pas pour deux liards de jugeotte ?

Pensez-vous que votre sacré guimbarde bourgeoise existera encore dans dix ans ?

J'y coupe pas, nom de dieu ! Dix ans ! vous savez pas ce que ça représente de mistouffe ?

Non ! non ! Je peux pas me faire à cette idée que les bons bougres vous subiront encore dix ans. Et alors, si ce que j'espère arrive, votre condamnation, quoi qu'elle devient ?

De la merde de chien, nom de dieu !

### DU BOULOT !

Le vent de la mistouffe buffe salement par des frios pareils, nom de dieu !

On pourrait quasiment dire qu'à



Pas de pain ! Pas de feu !... Il sera triste le réveillon ...

chaque minute de la journée y a une pauvre victime qui casse sa pipe.

Y a quelques jours, c'est une vieille bougresse qui perchait à la villette, dans une cahute, qui était plus une écurie qu'une chambre, qui est morte de faim et de froid.

Elle avait 74 ans ! C'est dire qu'elle ne pouvait plus enrichir de patrons ; aussi y a belle lurette que les singes l'avaient foutue au rancard.

« Mais alors, que vont dire les camaros, elle vivait donc de l'air du temps ? car enfin, c'est pas avec les rentes qu'elle avait amassées en turbinant dans son jeune âge, qu'elle pouvait se payer la croustille... »

Oui, les aminches ont raison ! C'est pas de ses économies qu'elle vivait. C'est l'assistance publique qui lui donnait la becuquée.

L'Assistance publique ! Elle a bougrement à faire, à gaver ses employés, son directeur, ses sous-directeurs et toute sa vermine ; aussi, il lui en reste pas gras pour les pauvres !

La vieille en question palpitait cent sous chaque mois.

Cent sous ! quoi devenir avec une pareille rente ?

C'est ce que la pauvre vieille a dû se dire plus d'une fois ; aussi, elle se rationnait : pour tout potage elle lichait deux sous de lait par jour !

Probable que de çà de là, quelques âmes charitables lui foutaient un quignon de pain dans le tablier ou deux ronds dans le creux de la main.

Mais, tonnerre de brest, c'était une existence vraiment pitoyable que la sienne ! Aussi, il est arrivé, ce qui devait arriver : ces jours-ci les voisins l'ont dégottée dans son taudis, sèche comme un hareng saur.

Elle était morte de faim, nom de dieu ! Morte de faim !! Tandis que

des chiées de morveux, des aziéques de bourgeois, qui ne valent pas deux liards, brûlent les chandelles par les deux bouts, et se payent une noce à tout casser !

..

C'est monstrueux, nom de dieu ! Ousqu'en en est la cause de ces horreurs ?

Dans la bégeuleriedu populo, foutre de foutre !

Pourquoi donc, par exemple, que la vieille n'a pas fait comme deux bons fieurs d'Angoulême ?

Des deux zigues, l'un avait le cul à l'air et l'autre les arptions.

Par le frio qu'il fait, ce n'est pas de ces plus rigolochards ; pour lors, reluquant à l'étal de deux magasos, chacun ce qui le bottait, ils se sont servis sans façon : L'un a foutu sous son bras une paire de ripattons, l'autre s'est appuyé un grim pant.

Les flicks radinent et se foutent à brailler comme des huitres en chaleur.

Les gas se sont laissés paumer sans faire de magnés ; arrivés devant le quart d'œil, qui les a rasés avec des questions aussi dégueulbitantes que saugrenutes, ils ont répondu carrément :

« Vous nous faites chier, tas de rossards ! Vous ne voulez pas nous foutre de la croustille, quand on vous la réclame honorablement, eh bien, nom de dieu, comme ça vous nous en foutrez par force... Merde ! »

Au comptoir de la correctionnelle, on leur a collé à chacun trois mois de prison : c'est trois mois de boule de son sur le dos, nom de dieu !

C'est-à-dire l'hiver, la sale saison pour les purotins, passée à l'abri de tous les emmerdements.

..

Si tous les déchards de France et

Ça nous change, milles bombes, des gnoleries pacifiques.

Les bons bougres ne se sont pas contentés de sortir de leurs bagnoires pour aller s'enquiller dans leurs piaules. Non, foutre ! Ils ont fait du pétard, et ils ont eu bougrement raison.

Le peu d'amélioration ou d'augmentation de paye qu'ils pourroient dégottes ne sera dû qu'au nerf dont ils ont fait preuve.

Et comme les types de par là bas sont des bougres qui ont du poil au ventre, au lieu de les avachir, ça leur foutra l'eau à la bouche.

De sorte, nom de dieu, qu'au prochain coup, ça sera encore plus bath !

..

Angers. — La grève est terminée, et ce à l'avantage des ouvriers cordonniers : c'est de 15 à 20 pour cent qu'ils gagnent à s'être serrés la panse pendant trois semaines.

C'est bougrement mince, si on envisage le résultat matériel : d'autant plus que les patrons sont pas à la coule pour des prunes, et qu'ils vont biaiser pour rattrapper de la main gauche, ce qu'ils ont été forcés de lâcher de la droite.

Mais c'est beaucoup, nom de dieu, quand, perdant de vue les quelques sous d'augmentation, on reluque la haine qui a germé au cœur des pauvres bougres contre les singes, durant les heures de mistoufle.

La syndicale ouvrière qui menait la grève a foutu en déroute la Chambre Syndicale patronale.

Aujourd'hui la Syndicale de la cordonnerie compte 1.200 adhérents. Ça marche, nom de dieu ! Pas autant qu'il faudrait, mais enfin c'est un bon commencement : l'appétit vient en mangeant.

de Navarre, foutaient au rancard les gnoleries sur l'honnêteté, inventées par les richards pour effaoucher les pauvres bougres, ça prendrait une meilleure tournure !

Si les gas, choppaient aux étals frusques et ripatons, s'appuyaient chez les restaurateurs des déjeuners à la pair, roupillaient au grand œil chez les marchands de sommeil, -- quoi qu'on pourrait leur dire, foutre de foutre ?

« On les arrêterait !... » que va gueuler Boule de suif, l'épicier du coin.

Les arrêter ? Bien ! Pourtant ils sont pas coupables, car enfin si les richards ne volaient pas les ouvriers, les pauvres bougres ne tireraient pas la langue.

Donc, après les avoir paumés on les foutrait au clou.

Mais les prisons seraient trop petites, nom de dieu !

Pour lors, je vas vous dire ce qui arriverait : Les déchards ne sont molasses comme une chique que parce qu'ils sont isolés ; quand ils se verraient empilés à des milliers, la réflexion leur viendrait !

Et avec la réflexion, la rage, nom de dieu !

## LES GRÈVES

Revin. — La grève continue par là bas, sous l'œil des roussins et de la troupe, quoique en se calmant un brin, nom de dieu !

L'exploiteur Faure a disparu, ah dame, il avait la chiasse : il craignait bougrement qu'on lui tanne sa sale peau.

D'ici quelques jours, probable que ça sera fini. Seulement, y a quelque chose de chouette à considérer, c'est que cette grève aura été peu galbeuse que les anciennes.

La politique a été foutue au rancard, quoique ça, les gas ne sont pas encore en plein dans le mouvement.

Pour eux, c'est en économisant, en empilant sou à sou de quoi tenir la grève, qu'ils espèrent faire la nique aux patrons.

Mauvais truc, nom de dieu! Y a qu'une grève vraiment hurf, c'est celle ou sans avoir un radis en poche les bons bougres entrent en guerre.

Et dame, comme ils n'ont pas l'intention de irer la langue kif kif à des moules à pipe, ils prennent où il y a.

Quand on en sera là, c'est les patrons qui en feront une poire!

### Les Rigolades de Charité

C'est pas assez que ces rosses de bourgeois rigolent toute l'année, nom de dieu.

En plus, dès qu'ils en trouvent l'occase, ils se fendent de rigolades à jour fixe, histoire d'emmerder le populo.

Aie donc, oup! En un rien, une fête est emmanchée; quasiment toujours, ils braillent comme des baleines, que s'ils prennent du plaisir, c'est pas par plaisir, mais pour soulager la mistouffe des putotins.

Tas de jean-foutres, comme si ça donne un pieu au réflexeur de comète, ou du bricheton au crève-famine, parce qu'une centaine de garces et de mecs en tnyau de poêle vont balader leur viande sur la glace des lacs, ou étaler leur bilette dans des piaul-s rupinskoff!

Tout ça, c'est des binaises à la manque, nom de dieu!

D'abord, le populo ne voit jamais un radis de toute la galette qui est

aboulée: elle passe toute en frais, c'est les organisances de la fête qui l'étouffent.

Des fois, par hasard, quelques liche-culs attrappent de quoi boire une chopote, mais c'est rare.

Ah, ce qu'ils nous emmerdent, les richards, avec leur sacrée charité!

Ces salops-là, ils nous ont tout chapardé, depuis notre pognon jusqu'à notre liberté, et maintenant ils font des magnés, les jean-foutres.

De temps à autre, pour nous faire prendre notre malen patience, ils montent un de ces trucs de fête.

C'est un flanche de crapule, nom de dieu! Aussi le populo n'y coupe pas destas dans leurs flaffas.

Il sait bougrement bien que c'est jamais ces filous de bourgeois qui rendront eux-mêmes, sans rechigner, ce qu'ils nous ont grinchi.

Faudra qu'on les dégringole d'auto, en leur serrant la vis une bonne fois, foutre!

..

Le populo s'en bat l'œil, des ma-mours que font les rupins a sa dèche.

Faut tout dire, mille bombes. Peut-être bien que ces fêtes de charité ne sont que de la farine que les richards se foutent sur la gar-goïne pour essayer de se blanchir.

A voir les feignasses rigoler comme des patachons les bons bougres pourraient prendre la mouche.

«Fête de charité!» que dégoisent les noceurs, pour en boucher un un coin au populo.

Et les bons bougres de rester sages comme des soldats de plomb.

Une garce qui s'entend bougre-à ces machines, c'est la mère Carnot.

Paraît qu'à l'occase de la Noël, elle va faire rapliquer dans sa turne, ou

C'est ça qui serait une fête! Une fête bath et populaire, nom de dieu. Qu'en dites-vous, les aminches?

### EN PROVINCE

Cognac. — Partout les ratichons font des leurs, nom de dieu!

Là bas, ils viennent de fonder un sale canard, la Vérité que ça s'appelle. — ce qui en bon français signifie le Mensonge à jet continu.

En plus, ils donnent des conférences, où les plus roublards de la bande, viennent avec leurs langues de serpents pousser aux bons bougres des boniments de femme soûle.

Le plus beau bateau qu'ils ont dans leur sac, c'est de promettre aux pauvres bougres, de leur faire mener une vie de patachons dans le ciel.

« Vous avez faim? qu'ils disent, au ciel vous serez rassasiés. — Vous êtes exploités? Au ciel, vous exploiterez les autres... »

Et ainsi de suite, nom de dieu! Leur ciel, va t'en voir où qu'il perche! De ceux qui ont cassé leur pipe, y en a pas un seul qui soit revenu nous le dire.

Si leurs gneries sur l'éternité ne prennent pas, ils pincent d'une autre guitare: l'économie!

Serrez-vous le ventre avec une ceinture, ne lichez ni demi-setier, ni petit verre, et à 60 ans vous aurez un capital de 7.000 balles.

Bougres d'andouilles! La belle foutaise que d'avoir les moyens de vivre à 60 ans: à cet âge les ouvriers sucent les pissenlits par la racine.

Ce que nous voulons, c'est les moyens d'être heureux, quand on a les moyens d'user de la vie, nom de dieu!

Quand à votre système de se

nous avons la gnerie de l'entre-tenir, deux ou trois douzaines des veuves les plus mistouffières de Paris.

Deux ou trois douzaines, c'est pas gras, nom de dieu! Quand on songe qu'il y a des milliers de dé-chards sur le pavé!

A ces quelques pauvres bougres-ses, la Carnote foutra, de même qu'à leurs loupiots, une indigestion de bonbons. On dit même qu'elle se fendra de quelques frusques.

C'est pour le coup que les journa-leux qui boulotent dans les tinettes bourgeoises, gueuleront comme des sourds que la Carnote est une ty-pesse chic: qu'elle est la bonne mère du populo.

Oui mais, pendant ce temps, en fait de Noël, les vrais miséreux, boufferont des briques à la sauce cailloux, dans les piaules où il gé-léra à fendre le cœur d'un bourreau, nom de dieu!

Pour eux, c'est pas le réveil-lon qui les tarabustera, c'est la crous-tille de la journée, du soir et du lendemain!

Ils s'en foutent pas mal que ça soit la fin ou le commencement de l'année. C'est kif-kif, d'un bout à l'autre, nom de dieu: toujours la même purée!

Toujours se foutre la caboche à l'envers pour dégoter le bricheton nécessaire!

Toujours s'esquinter pour piger un turbin de mort!

Toujours pâtir pour crever comme un cabot!

Ah, foutre! Justement à cette oc-case où ils nous bassinent avec leur pataine de charité, ça serait chouetto suifard, si tous les pu-rotins dégringolaient de leurs piaules, et allaient faire danser une Car-magnole pas piquée des vers, à toute la vacherie bourgeoise en train de rigoler.

tourner du côté du Christ quand on n'a rien dans le coco, on n'y fait pas!

Vaut mieux se tourner du côté du boulangier.

La belle satisfaction qu'on a en vous écoutant! On crève, mais on a la tranquillité de l'âme!!

**Sales charognes!** La tranquillité de l'âme on s'assoie dessus; et à votre satisfaction, tous les bons bougres préfèrent un œuf sur le plat.

Le copain qui m'envoie ça, me dit qu'avant d'entrer dans la turne, il entendait un trépigement enragé : une fois dedans il a vu le truc.

Sur 300 types, y avait 30 curés ou jésuites qui faisaient tout le boucan: ils tapaient des mains, tapaient des pieds, cognaient avec des cannes.

Bast, qu'ils continuent, les cléricochons! Les chameaux en seront pour leurs frais.

**Bordeaux.** — L'hiver fait des siennes partout, sacré pétard!

Les bambinos bordelais vont pattes nues, bras nus, et cul nu aussi, foutre! Pères et mères foutent tout au mont-de-piété, c'est d'un triste à crever le cœur.

Et ce qu'il y en a des abattoirs à pauvres bougres par là-bas!

Les magasins de guano de la rive gauche; le dépôt de planches du quai de Queyries et du quai des Salinières; la fabrique de tartre; les ateliers de navires; les raffineries, et bien d'autres, mille tonnerres!

Et il faut se tuer là-dedans, depuis cinq heures du matin jusqu'à 8 heures du soir, sans une minute de répit, pour gagner quoi?

Une pièce de 3 ou 4 francs, au maximum 4 fr. 50 par jour.

Allez donc bouloter avec ça, quand il y a toute une famille à faire tortorer!

**Tarare.** — Là aussi, maquarell y en a des galères à tuer les pauvres bougres.

Celui de David, Trouiller et Adhémar, n'est pas seul.

Y a James, Vial Champié, Malleval Bronde, Galère, Darcis, Martin, — sans compter une ribannelle d'autres!

Partout là-dedans, les pauvres bougres sont menés au bâton: si ce n'est pas le patron, c'est les gardes-chiourmes qu'ils ont sur le poil.

Aussi, nom de dieu, ce que les bouilloites des bons bougres se montent!

Les richards jouissent de leurs restes, tout ça finira, foutre!

Oui, ça finira, malgré que toutes les crapules s'entendent comme voleurs en foire.

Faut les voir toutes les charognes. Les patrons font des mamours aux sergots et aux gendarmes, et turlélement sont au mieux avec les calotins.

Quand un sale corbeau rencontre un mandrin de policier, il y a des révérences à en balayer la poussière, nom de dieu!

Et les bons bougres de rigoler comme des baleines en se promettant de balayer autre chose, quand le moment sera venu!

(10) LES

## AVENTURES DU PÈRE PEINARD EN 1900

CHAPITRE III (suite)

L'aspect d'Alger.

Lorsque Vialord se foutait à jaspiner sur les bienfaits qu'avait apportée cette nouvelle transformation de la production, il n'en finissait plus le vieux

Mais ce qui épatait le plus Tartouillard qui écarquillait ses quinquets comme un ahuri, c'est que Vialord prétendait

que ce n'était pas tout, que cette trifouille de bonheurs, déjà obtenus, n'était pas le bout du rouleau, attendu que, plus on avançait, plus on perfectionnait les engins de production: à tel point, nom de dieu, qu'on pouvait prévoir pour un avenir tout proche, une rallonge de bien-être et une diminution de turbin.

Puis, quand ces jaspinades avaient cessé, on se serrait la cuillère et l'on se quittait. Y avait, cependant, toujours ce sacré Lasticot qui trouvait qu'on se séparait bien vite; il faisait aller ses yeux d'une drôle de manière, reluquait Wanda en dessous; on aurait dit qu'il avait le taf que les copains s'en aperçoivent. Chaque fois, il avait l'air tout chose, comme s'il avait ruminé quelque projet qu'il voulait nous cacher.

Un soir je le fis remarquer à Vialord, qui me dit: « Il est chipé ce nigodème, c'est sûr! »

Et c'était vrai, foutre! Lasticot était amoureux de Wanda. Je crois même que c'était pour ça, qu'on le voyait se lever la nuit, aller se ballader dans la campagne, et faire tout de travers, comme s'il avait reçu un coup de marteau. Quand ça le prenait, il nous quittait subito et se foutait à courir comme un imbécile.

L'idée qui le tarabustait, c'était de se faire bien venir de Wanda par des cadeaux galbeux. Pour ça, il trottait par toute la ville, fouinait dans les serres d'Alger, dans les bazars, dans les endroits où on entreposait les bibelots de luxe. Il se foutait la tête à l'envers pour choisir des bouquets et un tas de fanfreluches aussi épastrouillantes les unes que les autres.

N'ayant pas à se gêner pour emporter ce qui lui tapait dans l'œil, il emportait des brassées de bricoles, et s'en allait chargé, pareil à un bourriquo, foutre ça aux pieds de Wanda, en marmottant, comme une niguedouille, un compliment fadeasse.

Quelquefois, Wanda qui s'amusait de tout ce manège, lui donnait un bécot. Lors mon Lasticot était aux anges, et le lendemain les cadeaux rapliquaient plus fort.

Le pauvre amoureux que l'indifférence de Wanda ne faisait que monter davantage, serait sans doute tombé malade,

si la copine, un matin qu'elle avait reçu un bouquet ne lui avait répondu illico:

— Mais enfin, mon ami, pour quoi diable m'amènes-tu tous ces trucs-là? Tu sais que si je voulais, je pourrais de l'autre côté de l'eau! Pourquoi veux-tu qu'on se donne en cadeaux des choses que chacun peut se procurer quand ça lui plat? Tiens, ton bouquet, tu vas voir que j'en aurai un pareil dans un moment sans me déranger.

Et Wanda prenant Lasticot par le bras, l'amour dans un coin de la pièce, d'où elle téléphona aux copains qui s'occupaient de la culture des fleurs. Quelques instants après elle recevait un bouquet épatant, et Lasticot en bailla comme une carpe. Tout de même il ronchonna:

— Mais qu'est-ce que ça fait, si je t'aime?

— Tu m'aimes, répliqua Wanda, moi aussi je t'aime, et de toute la force de mon cœur, de même que je gobe tous deux qui m'entourent, y compris cette pochette de Tartouillard. Je t'aime, comme Grégori, mais...

Ici Lasticot n'y tient plus, nom de dieu! La voix de Wanda, entrant dans sa pauvre caboche et la foutait tout à l'envers. Il avait les yeux ronds, en boules de loto; puis tout d'un coup, se saucoutant comme s'il allait dégoûter, il s'affala sur les genoux de la gironde gonzesse et se foutit à pleurer kif-kif à un jeune veau.

— Oh, loupit que tu es! s'exclama Wanda, en relevant le touffoqe, tu n'es pas sérieux, tu es malade! Voyons écoute...

Alors elle es-uya elle-même les larmes du jeune homme, et lui ayant mis sur le front un bon bécot de fraingue, elle lui prit les deux mains et lui dit:

— Tu m'aimes, oui, je le vois, c'est vrai, tu m'aimes beaucoup! Mais enfin, si moi je ne t'aime que comme une sour, peux-tu faire que je t'aime autrement?

(A suivre.)

## COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, à 2 heures de l'après midi, réunion du Cercle International, salle Hotel, 13, rue leumaire.

— Tous les jeudis, réunion des compagnons occupant du journal quotidien au local habituel.

— Groupe libertaire de la Courtille et du Combat. — Réunion tous les mercredis à 8 h. 1/2, au café des Omnibus, 27, rue de Belleville.

— Le *Groupe libre corporatif des ouvriers cordonniers*, invite tous les anarchistes aux réunions qui ont lieu tous les jeudis à 8 h. 1/2 du soir, rue des Petits Carreaux n° 1.

— Samedi 27 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Legoron, 18 rue Croix-Nivert.

Réunion publique et contradictoire organisée par le Revolt du XV.

Ordre du jour

- 1° Exécution du général Seliverstoff.
- 2° Disparition du justicier.
- 3° La grève générale et le 1<sup>er</sup> Mai.

Orateurs inscrits

Leboucher, Tortelier, Faure, Courtois, Hemery, Dufour, Baudelot.

Entrée : 15 centimes.

— Le compagnon Victor Ricois informe ses amis : Voleurs des Bâtignolles, assassins de Montmartre, esclaves... ivres de liberté de Belleville et autres lieux ; que son repaire est transféré rue Antoinette, 104, Paris.

— Le 1<sup>er</sup> janvier 1891, grande conférence, organisée par le groupe de *propagande dans les campagnes*, à 2 heures de l'après-midi, salle Horel. Ordre du jour :

- 1° De l'efficacité de la propagande en campagne, par Sébastien Faure,
- 2° De l'exclusivisme moraliste, par Luss.

Entrée trois sous.

**LevaMois-Perret.** — Samedi 27 décembre à 8 heures du soir, salle Mézerette, 73 rue de Gravel, conférence par Luss.

Etude comparative des diverses écoles socialistes.

**Nantes.** — Le groupe anarchiste les Insoumis, invite tous les aminsches à se réunir tous les dimanches de 9 heures à midi 2, rue de la Baclerie, café Morand. L'on y trouve la Révolte et le Père Peinard.

— Le Père Peinard est en vente chez Rougetet, librairie du Progrès, chaussée de la Madeleine.

**Petite poste.** — P. Saint-Denis. — G. Grenoble. — J. Chauv de fonds. — G. Brest — O. Reims. — B. Toulon. — C. et M. Mantès — N. Tarara. — T. Mézières. B. Revin — O. Firminiv. — C. Vienne. — C. Thizy. — R. Pamiers. — M. Bollène. — P. Terrenoire. — M. Trélazé. — M. Guise. — B. Sedan. — reçu galette merci.

O. Reims, — c'est un oubli et pas autre chose.

M. Angers — Reçu.  
Pour la *propagande*. — Z. 0 fr. 15. — Un anarcho du Brocourt 1 fr. — Loigneau 0 fr. 75.

## CHOUETTE NOUVELLE!

C'EST LE PROCHAIN NUMÉRO  
du

## PÈRE PEINARD

qui sera dans le

### NOUVEAU FORMAT

Ils seront bath du coup les ré-fecs du vieux gniaff.

Ca sera rupinskoff, les aminches!

L'Imprimeur-Gérant : FAUGOUX.

Imp. spéciale du Père Peinard,  
31, rue Cadet, Paris.